

Quelque chose : pour libérer la parole



*Capucine Maillard a 40 ans et vit à Paris. En 2015, elle écrit une pièce de théâtre, **Quelque chose**, sur le thème de l'inceste. Destinée dans un premier temps au grand public, la pièce a aussi été reprise pendant 3 ans dans des établissements scolaires et en milieu carcéral sur l'île de La Réunion. Découvrez le projet de cette partageuse comme elle aime se définir. Vous comprendrez très vite pourquoi la Fondation a choisi de le soutenir.*

Capucine, peux-tu nous parler de *Quelque chose* ?

Je voulais parler de la force de vie, de la lumière qu'on porte tous même si on est au fond du sac.

Je voulais montrer la force des femmes qui traversent des épreuves. Les 4 femmes de *Quelque chose* sont drôles, vivantes, pétries de défauts, de blocages, mais avec des pulsions de vie. Elles ne se connaissent pas mais elles sont liées par la nécessité de traverser ensemble cette épreuve. C'est la sororité. Je ne connaissais pas ce mot à l'époque mais c'est exactement ça.

La pièce fonctionne car ça chante, ça danse, on pleure de rire, on parle de sexe. Bref, c'est une soirée de filles qui ont la particularité d'avoir vécu l'inceste et qui cherchent à être heureuses. Elles quittent un groupe de parole. Un huis clos s'installe.

Quelle femme tu deviens quand tu as vécu ça ? Quelle mère ? Quelle femme sexuelle ? Elles vont s'entraider, se faire la courte échelle.

***Quelque chose*, ce n'est pas qu'une pièce...**

Quelque chose est une pièce de théâtre qui se joue près des gens, près du cœur... et puis, il y a les « bords de scène » : à l'issue de chaque représentation un psychologue, les comédiennes et moi-même donnons la parole au public. Ce sont des moments suspendus.

Des ateliers sont également organisés juste après, pour échanger, informer et expérimenter grâce à un théâtre participatif. L'objectif ? Libérer la parole. Les raisons du silence sont la honte, la culpabilité, la société qui ne veut pas entendre, la peur de casser sa famille. Il y a donc des verrous énormes. Quand on sait qu'il faut en moyenne 16 ans aux victimes pour parler... *Quelque chose* a pour ambition de réduire ce temps et d'augmenter la chance des victimes d'avoir une autre vie. Jusqu'à aujourd'hui 71 ateliers ont été organisés, la pièce a été accueillie dans 18 établissements scolaires. 2 000 adolescents et 50 détenus – notamment des agresseurs sexuels – ont vu la pièce.

Une étape décisive dans le développement de ton projet ?

La pièce marchait bien mais elle était très dure à produire au début, le sujet faisait peur. On a commencé avant le mouvement #Me Too. Et puis, j'ai rencontré Andréa Bescond, qui a gagné un Molière et un César pour sa pièce, puis son film *Les Chatouilles*. Elle a vu la pièce et m'a proposé de faire une nouvelle mise en scène. Ce n'est pas rien quand quelqu'un dont vous admirez le travail s'intéresse au vôtre ! Elle a fait des miracles. Guichet fermé pendant 3 semaines à Paris. Ça a cartonné. Et puis, j'ai été contactée par une psy de La Réunion. Intéressée par le projet, elle a ouvert les portes des établissements scolaires et des prisons. On la jouera 3 ans de suite !

Tu peux nous parler des ateliers ?

Les acteurs jouent une scène. Ça se passe mal. Les ados font des propositions. C'est un théâtre forum. C'est incroyable ce qui se joue à ce moment-là... Ils osent des choses, inventent des solutions. On brasse des émotions tellement importantes qu'il faut pouvoir les accueillir. On crée un véritable espace d'écoute. Statistiquement, 1 jeune sur 10 est victime d'inceste - 3 par classe de 30 ! À La Réunion, il faut multiplier par 3.

Nous avons diffusé la pièce et organisé des ateliers en prison aussi, auprès des auteurs de violences sexuelles. Les détenus semblaient complètement coupés de leurs émotions, sans humanité. La pièce a ouvert leur cœur. On est allé jusqu'à parler du pardon. L'un d'entre eux, bouleversé, l'a même fait juste après la pièce devant les caméras d'Arte présentes ce jour-là. Il a dit : « Je viens de prendre conscience de ce que j'ai fait, je veux demander pardon. »

Que nous apprend cette pièce ?

Si les victimes de violences sexuelles, sujet trash, peuvent y arriver, on peut tous arriver à surmonter nos épreuves. Ce qui m'intéresse c'est de porter l'espoir. La pièce se termine dans un cri de vie, dans une transe : « Un pas, un peu. Un pas, un peu... ». Je crois au mouvement, en l'importance de trouver l'impulsion. Plus c'est dur, plus il faut bouger.

Pourquoi ce titre, *Quelque chose* ?

Parce qu'on a toujours du mal à nommer ce qu'on nous a fait. On a aussi du mal à dire ce qui nous a aidé à nous relever. Certaines parlent de Dieu, d'autres de la force, la nature, les psys, la boxe... il y a toujours quelque chose. Alors ce titre, c'est une façon de ne pas être dogmatique et de laisser chacun nommer sa lumière.

A tes yeux, quels sont les facteurs qui permettent de réussir un projet ?

Être bien entouré et être en mouvement !

Certains t'encouragent, d'autres s'engagent, financent le projet, le plus génial étant celui qui te demande tout simplement : « De quoi avez-vous besoin ? » Ça donne de la force.

Mais il y a eu des moments plus difficiles. Où j'étais saturée de traiter ce sujet tout en sentant que je devais continuer, ne pas lâcher. Pour moi et pour les autres. J'ai fait ma part de colibri.

Il y a aussi toutes les difficultés de la gestion de projet comme l'épuisement par exemple. Mais il faut garder la flamme : il y aura autant de bonnes surprises que de mauvaises. Rien n'est inutile. Une chose

nous aide, se souvenir des raisons pour lesquelles on monte un projet. Elles nous servent de gasoil. Elles permettent au moteur de tenir la distance.

Et puis, il y a eu les moments où j'étais envahie de bonheur. C'est exactement pour ça qu'il faut qu'on vive, pour ce moment où on se sentira parfaitement aligné. Quelle joie ! Se mettre en mouvement est le seul moyen que je connaisse pour ne pas avoir de regrets.

Ce projet a fonctionné aussi parce que je me suis investie à 200%. Je crois qu'il était bon car il touchait au cœur. Et puis en cours de route, l'actualité nous a rejoints avec le mouvement #Me too.

Il a touché au cœur ?

Oui, c'est un mot que j'utilise beaucoup. Je passe par le cœur avant d'atteindre le cerveau. Ce n'est pas la même intelligence et ça marche tellement bien. Seules les émotions font bouger. Je déploie des outils qui utilisent ce ressort.

Et la confiance dans tout ça ?

C'est le fer de lance. Je suis convaincue qu'il vaut mieux se planter par excès de confiance que de ne pas faire par peur. Les risques ne sont pas si grands en réalité. Et puis La confiance c'est ce qui permet aux grandes choses d'exister. Les grands bonheurs. Les grandes émotions.

La fondation soutient des projets pédagogiques innovants. Tu dis que tu es une « partageuse ». Pourquoi c'est important de transmettre pour toi ?

C'est nourrissant d'apprendre. On a tous envie de se sentir vivant et vibrant en apprenant des choses, non ? Apprendre, c'est aussi être plus autonome, c'est gagner sa Liberté, sortir de sa zone de confort. Et heureusement, on rencontre toujours des sachants prêts à transmettre...

Quels sont les moments les plus forts que tu aies vécus en montant ce projet ?

La première année à La Réunion quand on se rend compte qu'on est en train de sauver la vie des gosses. On savait que c'était juste et efficace mais là... On les voit ceux à qui ça parle. L'émotion se voit. On signale nos intuitions aux responsables scolaires, et en général, on ne se trompe pas.

Quelle est la suite ?

A titre personnel, j'ai envie de créer de nouvelles choses, de changer de sujet, mais avant je voudrais transmettre *Quelque chose*, qu'elle continue à vivre et à grandir dans d'autres bras. On vient d'être reçu par le secrétaire d'État Adrien Taquet. Nous avons acquis une vraie crédibilité ces dernières années, une expérience. J'ai envie que cela serve aux suivants, à ceux qui auront la fraîcheur, le désir de s'en saisir, pour que *Quelque chose* continue à sauver des mômes et à bouleverser tous ceux qui le portent...

Ma plus grande réussite serait que dans 10 ans, on utilise encore *Quelque chose* et qu'on ait oublié mon nom. Ça voudra dire qu'elle a continué loin son chemin pour faire du bien et protéger les gamins. Ça, c'est la seule chose qui compte.

Quel lien entretiens-tu avec la fondation ?

La fondation Humanités, Digital et Numérique est une fondation familiale qui se démarque pour plusieurs raisons et notamment parce qu'elle ne conditionne pas son soutien aux indicateurs de réussite. Pour *Quelque chose*, ce serait éliminatoire. Les jeunes mettent le temps dont ils ont besoin pour réussir à parler : rien de mécanique dans la libération de la parole. Ce que nous savons par contre, c'est qu'une association a été créée pour ouvrir des espaces de parole pour les jeunes victimes par une jeune fille de 19 ans et qu'elle l'a appelée « *Quelque chose* », qu'une petite s'est blottie dans mes bras à la fin d'un atelier, en larmes, pour me dire « Mais madame, si je parle, est-ce que ma vie pourra être belle ? » Des histoires comme celles-là, aussi belles et aussi fortes, nous en avons des dizaines... Ça, nous le savons...et la fondation le sait aussi et elle le considère.

Son fondateur est aussi un vrai partenaire, un grand soutien moral. Toujours présent, il m'encourage. Je sais que pour lui, ça compte. Nous ne sommes pas un numéro. Je crois qu'à certains moments, il a même été fier. Et ça fait du bien.

Voilà, vous connaissez maintenant le projet de Capucine soutenu par notre fondation. Il a profondément changé sa vie. Elle nous l'a confié. Mais elle est prête maintenant à construire d'autres projets qui, cette fois, parleront de l'amour... et sous toutes ses formes...

Pour en savoir plus : www.compagnieaziade.fr

Paroles de participants

« Vous pensez qu'on est là pour les punitions, mais en fait, avant tout, sachez qu'on est là pour vous protéger », les mots d'un proviseur en larmes, face à ses élèves, à la fin d'un atelier.

Un prisonnier a dit à la caméra d'Arte : « Dans des moments de doute, je mettrai ma main dans ma poche et il y aura le badge que vous m'avez donné. Je me souviendrai que ce moment a existé. J'aurai de l'espoir et j'y arriverai »

« Mon fils est transsexuel. Je lui ai promis que je ferai partie de ceux qui allaient se battre pour que le monde puisse l'accepter comme il est. Quand je vois votre pièce, j'ai envie de me retrousser les manches et je sens que je vais y arriver. »

Une mère : « ma fille a été victime de son père. Je ne me le pardonnerai jamais. » Sa fille prend alors le micro et dit : « Maman, je suis fière de toi et je t'aime. » Elle m'a appelé 3 jours après pour me dire qu'elle voulait créer une asso pour aider les jeunes à parler. Elle m'a demandé l'autorisation de l'appeler « *Quelques chose* ». 2 ans auparavant, elle avait lu la pièce en cours de français. « Le texte m'a sauvé la vie ».

Une femme se lève prend son masque et crie : « Et ben moi, j'arrache mon masque. Regardez-moi, je suis vivante. Vivante ! »

L'œil de la fondation : nous avons soutenu le projet de Capucine Maillard car nous orientons nos choix vers des projets hors du commun. Et s'adresser à la fois à des victimes et à des agresseurs sexuels, il fallait oser et c'est rare ! Les projets que nous accompagnons sont tous disruptifs et celui-ci en est la preuve !